

| JANVIER FÉVRIER MARS
2013
Teveth Chevat Adar 5773

.03

NOUVELLE SÉRIE

Kaminando i Avlando



Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

02 *Le poème
de Clarisse
Nicoïdski
dédié à
Federico
Garcia Lorca*
— MICHÈLE
BITTON

08 *La
communauté
juive de
Peyrehorade*
— HENRI NAHUM

12 *Défense et
illustration de
la haketia*
— ABRAHAM
BENGIO

16 *Une porte
ouverte sur le
monde...*
— CORINNE
DEUNAILLES

20 *Un livre
sovresaliente
de istorya
i lingua
sefaradi.
/ Les Mémoires
judéo-
espagnoles de
Sa'adi Besalel
a-Levi*
— RACHEL AMADO
BORTNICK / FA

24 *Moshe, a la
butika!*
— ALFREDO
SARANO

L'édito

Jenny Laneurie François Azar

En cette fin d'année 2012, notre association a franchi pour la première fois le seuil des 400 adhérents. La progression continue du nombre des adhésions, couplée à l'arrivée de jeunes représentants de la seconde ou de la troisième génération des sépharades nés en France, nous donne confiance en l'avenir. Ce succès n'existerait pas sans les nombreux projets que nous avons lancés tout au long de ces deux dernières années et qui sont présentés dans une Niuz au nouveau graphisme résolument moderne.

Au premier rang des nouveaux projets, nous pouvons déjà annoncer une seconde université d'été judéo-espagnole qui se tiendra du 7 au 12 juillet 2013 au Centre Alliance Edmond J. Safra. Son programme sera encore plus ambitieux que le précédent et nous vous espérons encore plus nombreux à ce rendez-vous. Autre projet, celui d'un voyage à Izmir prévu, en principe, du 28 avril au 5 mai 2013. Initié par des membres de la communauté juive sur place, ce voyage offrira aux participants l'occasion de découvrir des sites historiques de premier plan et aussi d'être accueillis chaleureusement par la communauté sépharade de Turquie. N'hésitez pas à nous interroger à ce propos. D'autres projets annoncés il y a trois mois ont pu voir le jour tels que le cours de haketía animé par Line Amselem le mardi après-midi à l'Institut Cervantès et l'atelier théâtre, le dimanche matin au Centre Medem.

Pour que nous puissions poursuivre notre développement, nous avons besoin de votre soutien et vous demandons de renouveler dès à présent votre adhésion. Après deux années de stabilité, nous avons opté pour une légère augmentation de la cotisation 2013. Notre revue prenant plus d'ampleur, pour la rendre accessible à un plus large public nous avons mis en place la possibilité d'une diffusion par abonnement, en particulier pour des lecteurs de province et de l'étranger. Le paiement en ligne par carte bancaire devient également possible sur notre site sefaradinfo.org. Tout autant que de votre soutien financier, nous avons besoin de votre présence et de votre implication dans chacune des activités que nous proposons. N'hésitez pas à franchir le pas et à rejoindre notre équipe. Nous sommes certains que vous y trouverez avec la chaleur et l'amitié, un projet à partager.

Ke haber del mundo ?

À Paris

Le 7 décembre dernier, Jessica Roda, doctorante en ethnomusicologie à la Sorbonne et à l'Université de Montréal, a soutenu avec succès sa thèse sur le thème : « *Vivre la Musique judéo-espagnole en France. De la collecte à la patrimonisation, l'artiste et la communauté.* » Le jury était composé de Gilles Bibeau, Professeur émérite à Université de Montréal, Luc Charles-Dominique, Professeur à l'Université de Nice Sophia-Antipolis, Edwin Seroussi, Professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, Marie-Christine Bornes-Varol, Professeur à l'Inalco. Toutes nos félicitations à notre amie Jessica.

À Paris

Salonique, ville juive, ville ottomane, ville grecque

À l'occasion du centième anniversaire du rattachement de Salonique à la Grèce et avec le soutien du Taube Center for Jewish Studies de l'Université Stanford (États-Unis), un colloque international organisé par Ether Benbassa et Aron Rodrigue se tiendra sous la présidence de ce dernier le 23 janvier 2013 à l'École normale supérieure, 45 rue d'Ulm.

Il sera suivi par la douzième conférence Alberto-Benveniste, donnée par Jean-Christophe Attias sur le thème « *Culture sépharade et culture biblique : une affinité élective.* »

À Buenos Aires

Lors de son passage à Buenos Aires en octobre dernier, Izzet Bana qui dirige à Istanbul le groupe des Pasharos sefaradis et les Estreyikas d'Estanbol a reçu un accueil enthousiaste au centre communautaire Cidicsef. À cette occasion, il a entrepris avec enfants le travail qu'il réalise à Istanbul avec les « Estryikas ». C'est ainsi qu'est né le projet de former, avec l'aide de Liliane Benveniste, un groupe qui se nommerait « Estryikas de Buenos Aires ». À quand la création chez nous d'un groupe qui s'appellerait les « Estreyikas » de Paris ?

À Madrid

22.11. 2012

La nationalité espagnole pour les Séfarades

Le 22 novembre 2012, à Madrid, le Ministre de la Justice et le ministre des Affaires étrangères ont présenté à la Casa Sefarad-Israel, une nouvelle instruction selon laquelle tous les Séfarades descendants des Juifs expulsés d'Espagne pourront obtenir la nationalité espagnole. Ils le pourront de façon automatique, où qu'ils vivent, simplement en faisant reconnaître leur condition par leur nom, leur langue, leur généalogie ou leurs liens avec la

culture et les coutumes espagnoles. Depuis la réforme du code civil de 1982, il fallait aux Séfarades deux ans de résidence en Espagne pour obtenir la naturalisation. Il leur suffira désormais de faire reconnaître leur condition par un certificat de la Fédération des Communauté juives d'Espagne, laquelle fait partie du Congrès juif Européen, lui-même rattaché au Congrès juif Mondial. Les requérants, leurs conjoints, leurs enfants jouiront de tous les droits de protection et d'assistance consulaire en Espagne. Ils pourront ensuite, par l'inscription sur un registre, jurer fidélité à la Constitution et au Roi d'Espagne.

À Paris

27. 01 > 30.01

Journées du judaïsme sépharade

Organisées par La Fédération des Associations Sépharades de France (FASF), la branche française de la W.S.F World Sefaradi Federation, à l'initiative de Bernard Allali, président de l'Association « Arts et traditions des Juifs de Tunisi », des journées du Judaïsme sépharade vont se tenir du 27 au 30 janvier à Paris, dans la Salle Olympe de Gouges, 15 rue Merlin, avec le concours de la Mairie du XI^{ème}. Leur objectif

est de faire connaître au public et notamment aux jeunes générations, diverses facettes de la culture sépharade. L'exposition itinérante du FSJU sur les grandes figures sépharades sera présentée à l'entrée. En clôture, le jeudi soir, un concert sera offert dans les salons de la Mairie du XI^{ème}.

Entrée libre.

À Los Angeles

05.03 > 06.03

Un séminaire judéo-espagnol à UCLA

Pour la seconde année consécutive, le groupe d'étudiants uCLADINO de l'université de Californie à Los Angeles organise en mars prochain un séminaire de judéo-espagnol avec la présence de Liliane et Marcello Benveniste et de Solly Levi. Un atelier d'écriture

rashi et solitreo utilisant les moyens de la technologie moderne sera proposé le second jour. Un appel est lancé aux étudiants en judéo-espagnol qui voudraient présenter leurs travaux.

sites.google.com/site/ucladino
ucladino@gmail.com

Michèle Bitton

Figures du monde sépharade

Une offrande sépharade :
Le poème
de Clarisse
Nicoïdski
dédié à
Federico
Garcia Lorca

Romancière et essayiste française, Clarisse Nicoïdski née Abinun (Lyon, 1938 – Étampes, 1996) a publié une vingtaine d'ouvrages en français et un seul petit recueil bilingue de poèmes en judéo-espagnol traduits en anglais, *Lus ojus las manus la boca*, «*Les yeux les mains la bouche*», un titre mystérieux renvoyant à trois de nos cinq sens. Dès les premiers vers, nous sommes saisis par la beauté et la puissance de sa poésie :

«i comu mi sulvidaré
 di vuestrus ojus pardidus
 i comu mi sulvidaré
 di las nochis
 cuandu lus mius si saravan
 i lus vuestrus
 si kidavan avyartus
 kuandu di spantu
 si avriyan lus di lus muartus
 para darmus esta lus
 ki nunka si amato
 di
 comu mi sulvidaré¹»

La qualité exceptionnelle de ses poèmes a suscité l'admiration du lectorat judéo-espagnol et plus largement espagnol et certains d'entre eux continuent à être chantés de par le monde.

Le judéo-espagnol de Clarisse Nicoïdski est typique de Sarajevo (Bosnie, ex-Yougoslavie), ville dont la famille de ses parents, Moïse Abinun et Mathilde Abinun, était originaire. Ses parents étaient en effet cousins et portaient le même patronyme. Son père avait grandi à Sarajevo qu'il quitta en 1936 avant de s'installer en France, à Lyon. Bien plus tard, en 1988, il écrivit, en français, un livre de souvenirs sur Sarajevo et adressera également quelques poèmes en judéo-espagnol à *La Lettre Sépharade*².

Clarisse Nicoïdski a toujours su parler *el spaniol muestro* «notre espagnol», comme l'appelaient ses parents, mais cet héritage resta pourtant longtemps pour elle la langue du secret, de l'effroi (*susto*), voire même de la honte (*vergüenza*)³. Elle ne se l'appropriait publiquement et magistralement qu'après le décès de sa mère, en faisant paraître en 1978 *Lus ojus las manus la boca*, alors qu'elle était déjà une romancière française reconnue. Ce joyau restera malheureusement unique dans son œuvre. Clarisse Nicoïdski n'avait que cinquante-six ans lorsqu'elle est décédée; certains ont attendu plus longtemps avant de revenir au judéo-espagnol !

Une écrivaine française éclectique

Après des études universitaires et son mariage avec le peintre et graveur Robert Nicoïdski (alias Willis Louis) avec lequel elle eut un fils, Elie Robert, aujourd'hui écrivain sous le nom d'Élie Robert Nicoud, Clarisse Nicoïdski a été professeure d'anglais et a publié son premier roman, *Le Désespoir tout blanc*, en 1968. Plusieurs autres romans – *La Mort de Gilles* (1970), *Les Voyages de Gabriel* (1971), *Le Trou de l'aiguille* (1973), *La Balle dum dum* (1976) – précéderont son unique recueil de poèmes judéo-espagnols. C'est aussi après le décès de sa mère que paraît une autobiographie romancée, *Couvre-feux* (1981), récompensée la même année par le Prix des lectrices du journal *Elle*. Son héroïne, Judith, est une petite fille juive qui habite Lyon durant la guerre, tout comme l'auteure. L'œuvre de Clarisse Nicoïdski se diversifie ensuite. Parallèlement à d'autres romans souvent à caractère autobiographique – *Le Caillou* (1979), *Raphaël, je voulais te dire...* (1985), *Frères de sang* (1986), *Le Train de Moscou* (1989), *Rumeurs dans la salle des profs* (1990), *Les Amants* (1995), *Milord* (1996) –, elle publie des essais sur la peinture – *Amadeo Modigliani autobiographie imaginaire* (1989), *Soutine ou la profanation* (1993) et *Une histoire des femmes peintres des origines à nos jours* (1994). Elle écrit également un livret pour l'opéra *Les Cerceaux de feu* de Bruno Ducol, joué en 1991 à Villeneuve-Lez-Avignon et des textes pour le théâtre – *Ann Boylen* (1993), «*Allo*» (publié en 1998 dans le recueil collectif *Aimer sa mère*). Changeant facilement de registres, elle signe également deux recueils de nouvelles érotiques, *Le Pot de miel* (1991) et *La Ruche* (1995) et commet même une *Bible de l'humour féministe* (1996).

Le succès de plusieurs de ses romans entraîna leur parution en livres de poche, avant et après son décès. Certains ont été traduits en allemand et en espagnol et ses poèmes ont été traduits en hébreu. Son premier roman, *Le Désespoir tout blanc*, a également été adapté pour le théâtre.

1. Clarisse Nicoïdski, *Lus ojus las manus la boca*, Eyes Hands Mouth, Sephardic poems, Loubressac Bretenoux (Lot), Braad Editions, 1978, np, [p. 6].

2. Moïse Abinun, *Les Lumières de Sarajevo. Histoire d'une famille juive d'Europe Centrale*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1988. Moïse Abinun, «*Poésie*», *La Lettre Sépharade*, n°12, 1994, p.19.

3. Texte (en espagnol) de Clarisse Nicoïdski dans le livret du disque de Dina Rot, *Una manu tumó l'otra* (2004), cité *infra*.

4. Monique R. Balbuena, «Dibaxu: A Comparative Analysis of Clarisse Nicoïdski's and Juan Gelman's Bilingual Poetry», *Romance Studies*, vol. 27, n°4, novembre 2009, p. 297. Consulté le 20 mai 2012 sur le site: www.ufmg.br/nej/maaravi/artigomonique-latino.html

5. Haïm-Vidal Sephiha, «Clarisse Nicoïdski, la dernière poétesse judéo-espagnole», dans *Homenaje a Matilda Pomes, Revista de la Universidad Complutense*, vol. XXVI, n°108, 1977, pp. 293-301.

6. Haïm-Vidal Sephiha, «Le Judéo-espagnol de Sarajevo: Clarisse Nicoïdski, née Abinun, conteuse et poétesse judéo-espagnole», dans *The Proceeding of the Tenth British Conference on Judeo-Spanish Studies*, sous la direction d'Annette Benaim, 1999, pp. 53-64.

7. Haïm-Vidal Sephiha avait notamment évoqué Clarisse Nicoïdski dans la revue *Vidas Largas*, n°1, 1982 et dans *Los Muestras*, n°11, juin 1993.

Une poétesse judéo-espagnole traduite en anglais

Lus ojos las manus la boca est un tout petit opuscule par la taille. Il n'est pas paginé; nous y avons compté 38 pages dans l'exemplaire consulté à la bibliothèque de l'Alliance israélite à Paris qui en possède deux exemplaires provenant tous deux de dons. Sa couverture ne porte que son titre judéo-espagnol, tandis que sa page de titre précise: «Eyes Hands Mouth, *Sephardic poems by Clarisse Nicoïdski with translation by Kevin Power*». Sa dernière page nous apprend qu'il en a été tiré trois cents copies numérotées imprimées aux presses Braad par Romily Waits dont 26 ont été signées par l'auteur et qu'il a été publié en octobre 1978 à Loubressac Bretenoux Lot France.

Clarisse Nicoïdski n'ayant apparemment pas expliqué les raisons pour lesquelles, bien que publié en France, le recueil est traduit en anglais, les justifications de ce choix ne peuvent être qu'hypothétiques. Monique R. Balbuena pense qu'il a été traduit dans cette langue pour être lu davantage⁴ mais cette hypothèse nous paraît peu probable. Nous pensons plutôt à un coup de cœur de son traducteur. Kevin Power avait en effet déjà été publié aux éditions Braad; il aurait suffisamment apprécié les poèmes de Clarisse pour les traduire et les faire paraître dans cette même petite maison d'éditions. Quoi qu'il en soit, les poèmes de Clarisse Nicoïdski voyageront beaucoup et loin.

Reconnaissance et postérité

Avant de les publier, Clarisse Nicoïdski avait confié ses poèmes, ainsi que des contes restés inédits, au professeur Haïm-Vidal Sephiha, titulaire de la première chaire de judéo-espagnol en France. Il reconnut immédiatement en elle une poétesse exceptionnelle et, peut-être à tort, «la dernière poétesse judéo-espagnole»⁵ non sans soumettre son judéo-espagnol de Yougoslavie à une étude linguistique pointue. Il y note notamment les /e/ et les /o/ inaccentués se fermant

respectivement en /i/ et en /u/; les /e/ s'ouvrant en /a/ devant /r/, comme par exemple: vino > vinu; de fazer > di fazer; los ojos > lus ojos; muertu > muartu, etc.⁶ En lui consacrant divers articles et études, Haïm-Vidal Sephiha a largement contribué à faire connaître Clarisse Nicoïdski tant en France qu'à l'étranger⁷.

La postérité la plus remarquable des poèmes de Clarisse Nicoïdski se déploiera jusqu'en Amérique latine, chez l'écrivain argentin Juan Gelman, romancier et poète également d'origine juive, mais pas sépharade, et qui n'avait auparavant écrit qu'en espagnol. Lorsqu'il découvrit *Lus ojos las manus la boca*, sa lecture l'impressionna tant qu'il décida d'employer les mots de ce recueil pour écrire lui aussi dans cette langue qu'il considéra comme celle de l'exil par excellence. En 1994, il fit paraître une œuvre bilingue (judéo-espagnol / espagnol) intitulé *Dibaxu*⁸, ce mot (*debajo* en espagnol, «en dessous») étant le premier du poème de Clarisse Nicoïdski dédié à Federico Garcia Lorca, le poète espagnol assassiné en 1936 à Grenade par les franquistes.

De rencontres en rencontres, la chanteuse argentine Dina Rot fut à son tour littéralement «éblouie» par la poésie de Clarisse: «En 1994, y de la mano de otra voz amiga, Elena Romero, escritora e investigadora prestigiosa del mundo sefardí, entró en mi vida, deslumbrándome, la poesía de Clarisse Nicoïdsky (sic)»⁹. Ayant décidé de réunir dans un même disque des textes de Juan Gelman et de Clarisse Nicoïdski, son projet aboutit en 1997 (un an après le décès de Clarisse) et elle l'intitula *Una manu tumó l'otra*¹⁰ du nom d'un des poèmes de Clarisse Nicoïdski inclus dans l'album. Le premier enregistrement réalisé à Madrid est aujourd'hui épuisé, mais il a été renouvelé en 2004 à Buenos Aires et continue à être distribué. Dina Rot y entremêle dix titres de Clarisse Nicoïdski et huit titres de Juan Gelman mis en musique par Eduardo Laguillo¹¹.

Le poème dédié à Federico Garcia Lorca cité ici ne fait pas partie de ce disque; il a été publié à la fin du recueil *Lus ojos las manus la boca* et Clarisse

Nicoïdski l'avait lu elle-même en judéo-espagnol au cours du colloque *Cultures juives méditerranéennes et orientales* tenu au Centre Beaubourg à Paris en 1980. Il fut ensuite publié dans les actes de ce colloque¹² mais, par souci d'homogénéité avec les autres textes judéo-espagnols du colloque, il n'y a pas été transcrit dans sa graphie originale. Sans entrer dans les problèmes et les querelles de transcription, notons principalement que dans les actes du colloque les /c/ durs du recueil de 1978 ont été remplacés par des /k/ et les /x/ par des /ch/¹³. C'est néanmoins la version publiée dans ces actes que nous citerons, le poème y étant accompagné de sa traduction française effectuée par Clarisse Nicoïdski même.

Ève Griliquez, qui avait lu cette traduction lors du même colloque de 1980, a ensuite continué à le faire connaître, notamment dans un livre-disque publié en 2010 en hommage à Lorca, *il y a eu crime dans Grenade. Les poèmes du Cante Jondo*¹⁴, dans lequel il côtoie des textes de Pablo Neruda et d'Antonio Machado...

Sous la plume de Clarisse Nicoïdski, Lorca était entré dans la littérature judéo-espagnole ; son poème a poursuivi son chemin dans la littérature universelle et ses autres poèmes pourraient eux aussi y trouver leur place.

Née à Rabat au Maroc, Michèle Bitton est docteur en sociologie de l'Université de Provence et diplômée de l'université hébraïque de Jérusalem. Elle est l'auteure notamment de *Lilith, l'épouse de Satan*, en collaboration avec Catherine Halpern (2010) ; *Présences féminines juives en France XIX-XX^e siècles. Cent itinéraires* (2002) ; *Poétesses et lettrées juives. Une mémoire éclipsée* (1999) et *Être juif en France aujourd'hui*, en collaboration avec Lionel Panafit (1997).

8. Juan Gelman, *Dibaxu*, Buenos Aires, Seix Barral, 1994, cité par Monique R. Balbuena, « *Dibaxu* : A Comparative Analysis of Clarisse Nicoïdski's and Juan Gelman's Bilingual Poetry », *Romance Studies*, Vol. 27 n° 4, November 2009, 296-310.

9. Introduction de Dina Rot dans le livret de son disque *Una manu tumó l'otra* (2004), cité *infra*.

10. *Una manu tumó l'otra*, Dina Rot cantando poemas de Juan Gelman y Clarisse Nicoïdsky (sic) en lengua sefardí, livre-disque, Madrid, Detursa, Karonte Records, 1997.

11. *Una manu tumó l'otra*, Dina Rot cantando poemas de Juan Gelman y Clarisse Nicoïdsky (sic) en lengua sefardí, Buenos Aires, Acqua Records, 2004.

12. « Clarisse Nicoïdski. Poèmes », dans *Cultures juives méditerranéennes et orientales*, actes des journées du 12 au 14 septembre 1980 au Centre Georges Pompidou, Paris, Syros, 1982, pp. 107-111.

13. Ce changement des /x/ en /ch/ brouille particulièrement les pistes. Ainsi « *Dibaxu* », le premier mot du poème qui sera emprunté par Juan Gelman pour le titre de son ouvrage est rendu par « *Dibachu* » dans les actes du colloque.

14. « à Federico Garcia Lorca », texte de Clarisse Nicoïdski, lu en français par Ève Griliquez dans *Il y a eu un crime dans Grenade. Les poèmes du Cante Jondo*, disque-livre, Epm littérature, 2010.

Clarisse Nicoïdski: A Federico Garcia Lorca¹

*Kontami la kunseja insangritada
ki avrira la puertas serradas*

1. « Clarisse Nicoïdski. Poèmes », dans *Cultures juives méditerranéennes et orientales*, Actes des journées du 12 au 14 septembre 1980 au Centre Georges Pompidou, Paris, Syros, 1982, pp. 107-111. Le poème y est précédé de deux notes : « * Extrait de *Lus ojos las manus la boca*, *Eyes Hands Mouth*, Sephardic poems, by Clarisse Nicoïdski, with translation by Kevin Power, Braad Editions, Loubressac Bretonoux, 1978. La traduction française est de Clarisse Nicoïdski. Le texte judéo-espagnol a été dit par l'auteur, le texte français par Ève Griliquez. ** Notons que Clarisse prononce son judéo-espagnol comme dans les communautés de son pays d'origine, la Yougoslavie. Nous avons transcrit ses poèmes selon les normes établies par l'association Vidas Largas [...] »

I

Dibachu di tu kamiza
batia
un pacharu loku
si kayo
kom'una pyedra
solu
Il kutchiyu di su vos
alivantadu nil aryi
mus dicho tu gritu
matadu

II

Ti inkuntri nil kaminu di la palavras
mi datis a biver tu agua
tan kayenta ke da sed
mi datis a kumer tu pan
tan seku ki da fambri
mi datis tus kaminus
undi si disparto una mujer sulvidada
ki yamava
suya tu tyarra
– mi asimijama, di ? –
i ki yo nunka kunisi.

III

Si kayeron las streyas kuandu
kurryendu la sangri di tu boka
skrvyo
palavras in l'arena
las maldimus
aki
aki
alumbrarun unas luzis
lumbri lumbri
ken savi kuandu si faziran fuego ?

IV

Keda il spantu
ki un dia rotu di ansya
Il sol si amati
dichandu solu
livantadus komu muartus
lus arvulis
lus arvulis – kuandu pasan
tus suenyus dibachu d'eyus
lus arvulis – brasus avyartus
lokus di aver perdidu sus fojas –
lenya : a lus ki no kijerun ver
la mantcha preta
di una syarta notchi
kumyendu la lus
i la vida

V

Si itcho a kurrer un kavayu
dibachu di la nyeve
tupo kuerpus mensevus
i tambyen tupo tu boka
ki avlava par eyus
di una madre pardida
una kaza
un amor
una varda asulada
il kavayu la tumo i la trucho a la luna
batyerun palmas lus muartus
ma la luna si skundyó
il kavayu in il mar
s'infundyó

*Raconte-moi l'histoire sanglante
qui fait s'ouvrir les portes closes*

I

Sous ta chemise
battait
un oiseau fou
il chuta
comme une pierre
seul
sa voix de couteau
debout
nous laissa ton cri
assassiné

II

Je t'ai rencontré sur le chemin des mots
tu m'as donné ton eau à boire
si chaude qu'elle donne soif
tu m'as donné pour nourriture ton pain
si sec qu'il donne faim
et tu m'as donné tes chemins
d'où surgit une femme
elle disait
que vous étiez de la même terre
– dis, est-ce qu'elle me ressemblait ?
moi je ne l'ai jamais connue.

III

Chute des étoiles
à l'heure où le sang qui coula de ta bouche
inscrivit
sur le sable
ces mots que nous avons lus
ici
puis là
ils firent naître quelques lumières
ces flammes ces flammes
qui sait si elles n'allumeront pas un incendie ?

IV

Reste la peur
Qu'un jour brisé d'angoisse
Le soleil ne s'éteigne
laissant seulement
debout comme des morts
les arbres
les arbres – quand passent
tes rêves au-dessous d'eux –
les arbres – ces bras ouverts
fous de la perte de leurs feuilles –
rien que du bois pour ceux qui
refusèrent de voir la tache noire
d'une certaine nuit
qui dévorait la lumière
et la vie

V

Un cheval s'est mis à courir
sous la neige
il a découvert des corps de jeunes gens
et ta bouche aussi
qui leur parlait
d'une mère que la mort a prise
d'une maison
ou d'un amour
une vérité solitaire
le cheval la prit et l'offrit à la lune
alors les morts applaudirent
mais la lune se cacha
le cheval dans la mer
s'enfonça.

Henri Nahum

Aviya de ser... los Sefardim

La communauté juive de Peyrehorade

Au confluent du Gave de Pau et du Gave d'Oloron, qui se rejoignent avant de se jeter dans l'Adour, à une quarantaine de kilomètres à l'Est de Bayonne, Peyrehorade est aujourd'hui un bourg de 3 500 habitants situé dans le département des Landes, à la limite entre ce dernier et le département des Pyrénées Atlantiques.

Rue de la Synagogue, cimetière israélite... Le vacancier qui parcourt la région est un peu étonné. Les vieux Peyrehoradais savent, eux, qu'«*autrefois il y a eu ici des Juifs*». En effet, pendant près de trois siècles, une communauté sépharade a été étroitement mêlée à la vie de la cité.

Dans les dernières années du XV^e siècle, un certain nombre de Juifs expulsés d'Espagne puis du Portugal sont arrivés sur la côte aquitaine, à Bordeaux et à Bayonne où ils se sont établis dans le faubourg de Saint-Esprit sur la rive droite de

Vue du
cimetière juif
(XIX^e siècle) de
Peyrehorade.



l'Adour. Dans les décennies suivantes, ils ont été suivis par des marranes et, de plus en plus ouvertement, ont affiché leur religion juive et leurs institutions communautaires. En 1550, Henri II leur accorde la «*naturalité*» : ils sont donc considérés comme français. En 1686, Louis XIV, craignant de voir fuir ces Juifs indispensables à l'économie de la région, les autorise à ne pas faire baptiser leurs enfants.

De Bayonne, un certain nombre de Juifs migrent vers Peyrehorade. Ils y sont encouragés par Henri IV qui, en 1602, édicte : «*Attendu que, depuis quelques années, il s'est retiré et habitué un nombre fort grand de Portugais savoir 800 à 1000 familles*

le long de notre côte frontière de Biscaye, près de notre ville de Bayonne, nous avons résolu de les en tirer et mettre à leur choix d'entrer plus avant dans notre Royaume». En fait, cette décision d'Henri IV est surtout due à un afflux massif de Morisques – musulmans plus ou moins sincèrement convertis au catholicisme – expulsés d'Espagne et que le roi ne souhaite pas voir s'installer sur la côte atlantique, espérant qu'après avoir traversé l'Aquitaine ils s'embarqueront vers l'Orient par les ports de la côte languedocienne. On peut néanmoins penser que les Juifs de Bayonne ont profité de l'injonction royale pour s'installer à Peyrehorade. Quoi qu'il en soit, la présence de Juifs à Peyrehorade est attestée

par un acte notarié de 1628. *«Aujourd'hui, sixième du mois de janvier mil six cent vingt huit, dans la ville de Peyrehorade, devant moi notaire royal, les souls signés [...] ont vendu et aliéné [...] purement et simplement en faveur de Simon Antoine Gomes et Jean Fernandes Coaillon, marchands de la Nation Portugaise habitans à Peyrehorade[...] certain lopin et pièce de terre pour être employé par les Portugais et leurs successeurs à un semitière».*

Sur les plus anciennes des pierres tombales du cimetière de 1628, les inscriptions étaient encore lisibles il y a quelques décennies. Les patronymes sont espagnols ou portugais (Rodrigues, Mendez, Dacosta, Nunes, Castro), les prénoms hébraïques (Abraham, Jacob Isaac, Rachel, Sara, Ester) mais aussi espagnols ou portugais (Diego, Francisco, Carmencita, Isabel). Au XIX^e siècle, un second prénom, bien français, s'ajoute au prénom biblique (Sara-Adélaïde, Rebecca-Delphine, Samuel-Alexandre, Jacob-Jules). Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sont inscrites les deux dates, chrétienne et juive. On trouve parfois de belles épitaphes hébraïques : *«Sépulture de Haïm Isaac Lopès Colaço qui monta au séjour éternel le 28 Tamouz (5480) [1720 de l'ère chrétienne]. Son âme désirait habiter l'asile de l'éternité pour avoir sa part de l'arbre de la connaissance. Pour faire vivre son âme, il l'a transplantée là. Que son âme repose en paix jusqu'au jour de la résurrection».*

Ce premier cimetière de Peyrehorade reçoit environ 1000 sépultures. C'est le plus ancien de la région ; il est plus ancien que le cimetière de Bayonne. Il est donc probable que s'y font encore enterrer un certain nombre de Juifs dispersés dans le Béarn et la vallée de l'Adour.

En 1729, la communauté achète un second cimetière plus petit, situé intra muros alors que le premier était à l'extérieur des remparts ; puis, un peu plus tard, un troisième cimetière. La dernière pierre tombale porte la date de 1964.

Dès le XVII^e siècle existait probablement à Peyrehorade un oratoire. La présence d'une synagogue est attestée par un acte de 1734. En 1747 est acquis un local à usage de synagogue,

bâtiment à un étage précédé d'une cour. On lui donne le nom de Beth El, la Maison de Dieu. C'est le rabbin de Bayonne qui y officie. Le hazan est un habitant de Peyrehorade ; il est en même temps maître d'école et enseigne aux enfants l'hébreu, le français, l'espagnol et le calcul.

Une synagogue, trois cimetières, et aussi un mikveh (bain rituel), on peut penser que la communauté juive de Peyrehorade est importante. Les chiffres sont pourtant modestes : 300 personnes au milieu du XVII^e siècle, 450 à la fin du même siècle, avant une décroissance progressive : 63 personnes en 1827, 26 en 1872, 12 en 1898.

Dans cette population, trois familles se distinguent : les Léon, originaires du royaume ibérique du même nom, les Boulogne, originaires de la ville italienne de Bologne, les Baiz, venus probablement du Portugal.

Les Juifs de Peyrehorade ont longtemps gardé l'espagnol comme langue vernaculaire. Ils ont une conscience civique réelle dont témoigne leur règlement intérieur. *«Aucun ne pourra montrer à seffre quand habit sauf quy na non pas»* [Nul ne pourra dire la prière sans habit sauf ceux qui n'en ont pas]. *«Sy quelque individu entrerait dans la société pri de vin, sera mis dehors sur le champ».* *«Le jour du quipour de même que la veille, tous les individus de l'âge de 6 ans et au dessus seront tenus de se déchausser de tout soulier de cuir (conformément à la Loi juive)»* *«Il est expressément défendu à tout individu père de famille ou autre de lever la main ou faire des menaces».* *«Il est défendu à toute personne de dormir dans la synagogue ou faire semblant».*

Les Juifs de Peyrehorade sont colporteurs, marchands, drapiers, épiciers. Ils vendent draps, toile et mercerie, grains, cassonade, huile, denrées coloniales, en particulier épices et chocolat. Ils sont étroitement associés à la vie de la cité. *«On ne fera ni dira rien contre les lois de la République»* stipule le règlement intérieur du 22 germinal an II. Pendant la période révolutionnaire, certains d'entre eux sont des républicains

convaincus, d'autres – ou peut-être les mêmes – sont de fervents royalistes favorables à la Restauration. Sous la Révolution, alors que le « *temple des secteyres de Jésus* » est attribué au Magasin des Fourrages, celui des « *secteyres de Moïse* » est donné aux Amis de la Constitution, la « *ci-devant cinagogue* » devient le Temple de l'Eternel et le lieu des assemblées de la Société Populaire. Les Juifs entrent en tant que citoyens à part entière dans la vie politique, ils font partie du Comité de surveillance. À la Restauration, sous la Monarchie de Juillet, la Seconde République et le Second Empire, plusieurs d'entre eux seront conseillers municipaux. Jules Léon, pharmacien de 1^{ère} classe de l'École impériale supérieurs de Paris, professeur de botanique et de chimie écrit des *Leçons de Botanique pour les gens du monde* et des poésies publiées sous les auspices de la Pléiade bordelaise.

Mais, famille après famille, les Juifs quittent Peyrehorade pour Bordeaux ou Paris. En 1898, la commune achète la synagogue qui « *avait cessé de servir par suite de la disparition presque complète des "Israélites de la ville"* » ; il existe une photographie du vénérable édifice dans les archives. Le bâtiment est démoli pour permettre le percement d'une nouvelle rue.

La Nation Juive de Peyrehorade avait vécu 300 ans, étroitement mêlée à la vie de la commune, sans oublier ses origines sépharades.

Cet article est le résumé d'un travail de Claudine Laborde intitulé « *La communauté juive de Peyrehorade aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles* » paru dans le Bulletin de la Société Borda, 111^{ème} année, n° 403, 3^{ème} trimestre 1886, p. 275 – 310.

Henri Nahum est professeur émérite à la faculté de médecine de Paris. Il s'est intéressé à l'histoire du judaïsme sépharade et a notamment publié : *Juifs de Smyrne XIX^e – XX^e siècle* (Aubier, coll. Histoires, 1997) tiré de sa thèse de doctorat en Sorbonne. Il a participé à plusieurs colloques sur les Juifs de l'Empire ottoman.

Abraham Bengio

Aviya de ser... los Sefardim de Marueko

Défense et illustration de la haketia, judéo-espagnol du nord du Maroc

Je voudrais remercier et féliciter les organisateurs, non seulement pour avoir eu l'idée de cette université d'été, mais pour avoir songé à y inclure cette table ronde, consacrée à la minorité de la minorité...

La condition minoritaire, vous la connaissez bien : les Juifs ne sont-ils pas une infime minorité parmi les nations ? Au sein du peuple juif, les Judéo-espagnols ne sont-ils pas très minoritaires, et souvent assimilés à d'improbables sépharades, qui n'ont jamais parlé un seul mot d'espagnol (mais il est bien connu que « tout ce qui n'est pas ashkénaze est sépharade... ») ?

Vue de la
médina de
Tétouan.



Comment resteriez-vous donc insensibles à la douleur – disons plus sobrement au malaise... – de ces Judéo-espagnols minoritaires dont je vais vous parler, ceux dont les ancêtres ont choisi, non pas l'Empire ottoman, mais le Nord du Maroc ? Il n'en est presque jamais question dans les colloques et les revues, leur langue n'est que très rarement mise en valeur... Pourtant, mes ancêtres, avant de quitter l'Espagne, parlaient exactement la même langue que les ancêtres de ceux qui se sont retrouvés à Rhodes, à Smyrne ou à Salonique. Les miens ont choisi Tanger, Tétouan, Arzila, Larache, Alcazar-Quivir, Chechauen, Ceuta et Melilla, Gibraltar, et leur judéo-espagnol s'est

métissé d'arabe, pour les mêmes raisons et dans les mêmes proportions que le vôtre s'est métissé de turc et de grec. Si je voulais vous taquiner, je pourrais d'ailleurs faire observer – mais bien sûr je ne le ferai pas ! – que pour une langue venue de l'« Espagne des trois cultures », il est tout de même plus naturel d'emprunter à l'arabe qu'au turc ou au grec !

La vérité est que les uns et les autres parlons également judéo-espagnol, mais que celui-ci possède deux variétés – deux dialectes si l'on préfère – le judezmo et la haketia, respectivement le « judéo-espagnol oriental » et le « judéo-espagnol occidental ». Réserver l'appellation « judéo-

espagnol » au seul judezmo, c'est donc faire preuve d'une désinvolture certaine... et pourtant très répandue.

Il y a cependant à cela, je vous l'accorde volontiers, des raisons objectives. J'en vois au moins trois :

1. – Les « hakétiophones » ont toujours été beaucoup moins nombreux que les locuteurs du judezmo. Certes, les linguistes enseignent que les langues sont toutes égales en intérêt et en dignité, parce que chacune apporte une vision du monde singulière, qui disparaîtra irrémédiablement avec ses derniers locuteurs. Mais la tentation stalinienne est forte : « la haketia, combien de divisions ? » ;

2. – C'est une langue orale – comme de nombreuses langues dans le monde bien sûr, mais c'est un handicap évident par rapport à une variété de judéo-espagnol, le judezmo, qui possède depuis longtemps une forme écrite. La haketia se résume de ce point de vue à des proverbes, des expressions, des contes ou des chansons... À vrai dire, nous ne pouvons faire état que d'un seul écrivain hakétiophone : il se nomme Solly Lévy, mais il a commencé son œuvre écrite dans les années 70... à Montréal, puis à Toronto !

3. – La haketia a subi depuis le milieu du XIX^e siècle une « recastillanisation » : la proximité des côtes espagnoles, la conquête de Tétouan par l'Espagne, la création d'un protectorat, le « Maroc espagnol », la forte présence espagnole dans la zone internationale de Tanger, tout cela a donné naissance à une situation de diglossie : c'est-à-dire que les élites juives hakétiophones ont eu tendance à cantonner leur langue à la sphère privée et à inciter leurs enfants à apprendre l'une des grandes langues européennes, essentiellement l'espagnol moderne, le français, l'anglais, l'italien... Il faut noter cependant que cette situation a donné naissance à une langue originale et instable à la fois, que j'appelle l'espagnol tangérois, véritable « langue des frontières » entre les mondes juif, espagnol et arabe, et dont on entend des échos très émouvants dans le chef d'œuvre

d'Angel Vazquez, *La vida perra de Juanita Narboni*, que je tiens pour l'un des romans espagnols majeurs du milieu du XX^e siècle et qui a été récemment traduit en français par Sélim Chérif, sous le titre *La chienne de vie de Juanita Narboni* (Éditions Rouge inside, 2009)

À l'instar du judezmo, la modeste haketia est cependant la pierre angulaire et le symbole de l'attachement de ces descendants des Juifs espagnols à la gloire de Sefarad : elle constitue en ce sens, pour tous ceux qui s'y reconnaissent, une matrice identitaire.

On sait qu'à leur arrivée au Maroc, les megorashim miKastilla ou « expulsés de Castille », comme ils aimaient à se désigner fièrement, sont très vite entrés en conflit – jusqu'à rédiger des takkanot de Castilla pour perpétuer leurs traditions – avec les toshavim ou « résidents », c'est-à-dire avec les communautés berbérophones ou arabophones qui habitaient sur place depuis des siècles, et qui leur apparaissaient culturellement en retard sur la brillante civilisation juive espagnole, poussant la mauvaise foi jusqu'à désigner ces autochtones du nom méprisant de forasteros ou « étrangers de l'intérieur »... (On peut penser à la rencontre, en Grèce, entre Séfarades et Romaniotes ou, en Tunisie, entre Granas, Juifs portugais établis à Livourne qui émigrèrent à Tunis, et Twansa autochtones...). Naturellement, il convient d'ajouter aussitôt que la réalité est plus complexe : il y eut très vite des emprunts réciproques, ainsi que des intermariages. Mais la revendication d'une spécificité linguistique, symbole d'un affrontement de civilisations, demeurera jusqu'à la fin très forte, comme en témoigne la fierté des hakétiophones quant à leur prononciation limpide de l'hébreu...

« Civilisation », le mot peut paraître excessif et prétentieux. Mais comment désigner autrement cet ensemble de traits culturels, fruits d'une histoire complexe et d'une situation géographique privilégiée – je songe ici, bien sûr, tout particulièrement au cas de Tanger, qui, au cours de la dernière période, servit de référence à l'ensemble

de la zone, parfois sur le mode de la fascination – répulsion, comme le montre la rivalité entre Juifs tétouanais – Tétouan est le noyau historique du monde hakétiophone – et tangérois – sorte d'enfants prodiges, surtout depuis l'élévation de leur ville au rang de capitale diplomatique du Maroc...) Une civilisation qui, le temps de quelques générations, sut concilier l'attachement à la tradition avec le refus du fanatisme et l'ouverture à tous les vents de la modernité; mais aussi la ténacité héritée de ces lointains ancêtres qui refusèrent de se soumettre au diktat des Rois catholiques (on sait par exemple qu'en 1834, la Tangéroise Sol Hachuel, âgée de 17 ans, que nous honorons sous le nom de Sol la tsadika, préféra la mort par décapitation au reniement de sa foi) avec une joie de vivre, un humour, voire une mollesse toute méditerranéenne; et encore, le goût des plaisirs simples de l'existence avec les fastes et les séductions de l'Occident (sommous assez fiers des séjours de Delacroix chez Abraham Benchimol !). Une civilisation arrimée à une langue parlée sur un territoire modeste mais complexe, car soumis à des statuts juridico-politiques d'une incroyable diversité: le Maroc sous protectorat espagnol, la zone internationale de Tanger, les présides espagnols de Ceuta et Melilla, la colonie britannique de Gibraltar...

Les communautés hakétiophones se sont dispersées, à partir des années 60 du siècle dernier; il ne reste plus désormais qu'une poignée de Juifs dans ces villes du nord du Maroc. Et les locuteurs qui ont appris cette langue sur les rives du Détroit (de Gibraltar) disparaissent l'un après l'autre. Faut-il donc parler de la haketia au passé? Voire... J'ai dit plus haut que le premier écrivain dont l'œuvre est écrite en haketia, Solly Lévy, a commencé à produire ses textes à... Montréal, puis à Toronto. Et il fait des émules! À Caracas, au Venezuela, en Israël, bien sûr, mais désormais aussi en Espagne et notamment à Madrid, et même en France, il se trouve des adultes pour se souvenir avec émotion de leur enfance haketiesque, et même des jeunes, nés après ce

nouvel exil, qui tentent de renouer avec leurs racines, à partir de ce qui leur a été transmis. Et si la haketia pouvait prétendre au statut de langue voyageuse, un idioma andariego? Revenus par exemple en Espagne, mais résolus à cultiver leur héritage nord-marocain, les anciens megorashim («expulsés») pourraient-ils devenir des hozerim (des «revenants»?) prêts à de nouveaux métisages linguistiques?

Le texte ci-dessus a été prononcé par Abraham Bengio lors de la première université d'été judéo-espagnole à Paris le mardi 10 juillet 2012, au cours de la table ronde sur le Maroc judéo-espagnol. L'intervention se terminait par l'audition commentée d'une chanson en haketia, Cantar de hilulá, interprétée par le groupe Gerineldo (chanson extraite de l'album En medio de aquel camino, chansons judéo-espagnoles, Digital stereo recording, Canada, 1994).

Abraham Bengio est né à Tanger (Maroc) en 1949. Agrégé de lettres classiques, il a successivement été, directeur de l'Institut français de Madrid, directeur régional des affaires culturelles de Champagne-Ardenne, Franche-Comté, Midi-Pyrénées, Rhône-Alpes, délégué général à la langue française et aux langues de France et directeur général adjoint de la Région Rhône-Alpes (depuis 2004). Outre sa langue maternelle, l'espagnol, il pratique notamment le français, l'anglais, l'italien, l'hébreu et le catalan... Par ailleurs, Abraham Bengio a également présidé la Maison d'Izieu, mémorial des enfants juifs exterminés.

Corinne Deunailles

Une porte ouverte sur le monde... La culture judéo-espagnole d'Orient

La culture judéo-espagnole d'Orient (je tiens à la précision) occupe dans ma vie une place importante (ma présence ici en témoigne), ambiguë, complexe, à la fois réelle et fantasmée, affective et intellectuelle. Je l'ai dans la peau et j'y suis en partie étrangère. Peut-être parce que je suis le fruit d'un mariage mixte, je n'arrive pas à « en être » tout à fait, comme dirait Albert Cohen, ni d'un côté ni de l'autre. Du coup, je revendique ce statut hybride non répertorié, bien que largement représenté.

Dans l'enfance, la question ne se posait pas, je n'interrogeais pas le quotidien mais me contentais de le vivre, comme tous les enfants. À la maison,

la vie était tout à fait française, d'autant plus que mon père n'aspirait qu'à l'assimilation ; la culture judéo surgissait à l'occasion des réunions de famille. Là, je me régalaïs de la cuisine de mes tantes et me moquais de leur accent roulant que je trouvais un peu ridicule, je m'ennuyais aux fêtes religieuses que plus tard j'ai recherchées parce qu'elles étaient l'occasion de sentir la chaleur des liens de la tribu.

Je crois que le sentiment d'appartenance a infusé en sourdine à mon insu. Malgré le codicille tacite au contrat de mariage de mes parents qui stipulait une stricte neutralité culturelle et religieuse, la culture judéo-espagnole et son exubérance orientale s'est imposée à moi en silence et d'une manière atypique. Un exemple, mon père m'a transmis sa passion du tango plus que le goût des kantigas que lui chantait sa mère. Un autre exemple, je suis infiniment attachée à toutes les expressions langagières familières, attachée à la cuisine, mais détachée de la religion qui est pourtant inhérente à cette culture.

En mariant leurs cultures, mes parents m'ont transmis une richesse qui est peut-être mon plus grand bien. Mon père s'est intégré à la France en épousant une belle blonde catholique, ma mère s'est intégrée à la tribu sépharade en apprenant la cuisine et les traditions. Et moi, je ressens un tropisme irrésistible pour l'hispanité et un intérêt passionné pour l'histoire familiale qui dépasse la communauté. J'ai découvert avec enthousiasme la Turquie du début du XX^e siècle, la vie rêvée à Smyrne l'infidèle ; je me suis intéressée à l'histoire de l'Empire ottoman et aussi à la Turquie d'aujourd'hui. Je regarde toujours avec étonnement et émotion la photographie de mes arrière grands-parents en costumes ottomans, ou encore la mention, presque poétique, qui figure sur le document de naturalisation de mon père : «Israélite du Levant».

Le fil d'Ariane qui m'a ramenée à la culture des origines est le livre de souvenirs que mon père a publié il y a 17 ans. En cela, son souhait de transmission aura été exaucé. Je souhaite le

republier et dans cette perspective, j'ai entrepris de le réviser, de l'augmenter, sans rien trahir de l'original. Ce projet a déclenché un processus de réappropriation presque passionnel, en tout cas passionnant. Mes recherches m'ont conduite à retrouver des parents en Amérique du Sud et en Israël, à interroger mes proches, à remplir des blancs dans l'histoire familiale, à me documenter sur le contexte historique. Je fais un chemin singulier qui, d'une certaine manière, renoue les liens effacés entre le pays d'adoption et la communauté sépharade. Mon père disait souvent : «quand on a quitté l'Espagne en 1492...», comme si c'était hier. Et cela ne m'étonnait même pas. Sa langue maternelle était le ladino (n'en déplaise aux savants qui tiennent à la distinction avec le judéo-espagnol), quelquefois il disait djudezmo. J'ai pris conscience du plaisir d'entendre cette langue métissée si vivante, alors qu'elle agonise, vivante parce que porteuse d'histoires plurielles, de la richesse de cette culture en voie de disparition qu'il me semble nécessaire de transmettre, sans pour autant jouer la carte communautaire. En être ou pas. Toujours la même question.

Pour finir – car comment conclure ? – je voudrais vous raconter une histoire qui, à mes yeux, en dit long sur mes relations particulières à la culture judéo-espagnole. On ne parlait pas le djudezmo à la maison, mais j'ai appris l'espagnol avec passion et toujours préféré l'accent sud-américain à l'accent ibérique. L'Amérique du Sud représentait pour mon père le prolongement de l'Espagne de ses vraies origines. J'ai noué des liens avec la Colombie en adoptant un petit garçon de Bogota et mon père a fait le voyage pour aller le chercher avec mon mari (enceinte de six mois, je ne pouvais pas voyager). Il a joué l'interprète pour les démarches, renouant ainsi, selon ses dires, avec la langue des origines, celle de l'Espagne de 1492. J'ai parfois l'impression que symboliquement, cet enfant, aujourd'hui un grand gaillard de 27 ans, nous a permis de jeter un pont par-delà les siècles. 1492 est la date de l'expulsion des Juifs d'Espagne (mars) et de la découverte de l'Amérique (octobre).

En 2010, je suis partie en Colombie avec mon fils à la rencontre de sa famille biologique qu'il avait retrouvée. Six mois plus tard, il m'accompagnait en Turquie sur les traces de l'histoire de son grand-père qui nous ont conduits chez une vieille cousine dont j'ignorais l'existence. Aujourd'hui, je ne regarde plus la Turquie de la même manière. Après avoir longtemps été fascinée par l'Amérique du Sud où je me suis sentie en terre familière, j'ai eu le même sentiment en foulant le sol turc de mes ancêtres pour lequel j'ai maintenant une attirance similaire depuis mon premier voyage en 2010. Je suis un produit hybride, franco-turco-judéo-espagnol et ce que je peux transmettre sera forcément atypique.

Pour moi, si je pouvais résumer, la culture judéo-espagnole d'Orient est à la fois l'expression d'une culture que j'ai reçue en héritage et une porte ouverte sur le monde. Je suis rétive à tout esprit communautaire et pourtant j'éprouve un véritable sentiment d'appartenance.

Et pour finir vraiment, je me suis rendu compte que j'avais nommé le fichier informatique où j'ai jeté ces quelques idées, JE, abréviation pour judéo-espagnol, mais accolées, les deux lettres se lisent « je », pronom personnel de la 1^{ère} personne du singulier.

Ce texte a été prononcé le 13 juillet 2012 lors de la première Université d'été judéo-espagnole.

Corinne Deunailles est professeure de lettres, détachée du ministère de l'Éducation nationale pour le Sceren. Rédactrice pour la revue pédagogique TDC (Textes et documents pour la classe).

Critique théâtrale, elle a collaboré à plusieurs journaux (Politis, Passage, Journal du théâtre, Zurban), revues (Les Saisons, Du Théâtre, L'Avant-scène); elle collabore aux sites premiere.fr, ruedutheatre.eu et webthea.com dont elle coordonne la rubrique théâtre ; elle est membre du comité éditorial de la revue Théâtre aujourd'hui.



Enrico Isacco a constitué depuis près de vingt ans une remarquable photothèque du monde sépharade en numérisant les clichés qui lui sont prêtés. Pour assurer leur pérennité, les archives recueillies sont déposées au Centre de Documentation Juive Contemporaine et au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme.

SI VOUS POSSÉDEZ DES PHOTOS DE VOTRE FAMILLE et des lieux qu'elle fréquentait nous vous conseillons vivement de prendre contact avec Enrico Isacco en lui écrivant au courriel suivant : indianart@wanadoo.fr ou en lui téléphonant au 01 43 26 34 38.

Rosa Caleff et sa famille, Leipzig, 1928. Rosa Caleff est née en 1907 à Plovdiv en Bulgarie de Moïse Caleff et de Sultana Ben David. Elle fit ses études secondaires au lycée allemand de Sofia et les poursuivit à Leipzig où elle devint dentiste. De retour à Sofia, elle épousa l'ingénieur aéronautique Vittorio Isacco en 1930.

Collection et Photothèque sépharade Enrico Isacco.

Rachel Amado Bortnick

Compte-rendu de lecture

Un libro sovresaliente de istorya i lingua sefaradi

***A Jewish Voice from Ottoman
Salonica: The Ladino Memoir
of Sa'adi Besalel a-Levi.***
Edited and with an
introduction by Aron
Rodrigue and Sarah
Abrevaya Stein. Translation,
transliteration and glossary
by Isaac Jerusalmi.



Stanford
University Press
2012
ISBN 978-0-
8047-7166-5

El titulo i el sutitolo del libro sitado ariva apuntan a las dos partes prinsipales de su kontenido. La primera es la Introduksion de los editores, Aron Rodrigue I Sarah Abrevaya Stein, ke mos da una ancha I profunda analisis del tema prinsipal, ke es la sigunda parte: la «*boz djudia de Salonika otomana*», las memorias de Sa'adi Besalel a-Levy, el teksto en ladino traduizido al inglez i transliterado en letras latinas (del manuskrito en *soletreo*) por el bien konosido *haham* i profesor Isaac Jerusalmi, el kual ajusta tambien un glosario de los terminos ebreos, turkos, i otros. Lo ke no indika el titulo es ke el manuskrito orijinal en *soletreo* se puede ver en Internet (www.sup.org/ladino) ande las ojas tienen los mezmios numeros indikados en el libro.

Algunos lektores se pueden akodrar ke Sam Levy, ijo de Sa'adi, eskrivio sovre las memorias de su papa en *Les Cahiers Sefardis* ke publikava en Paris, i mezmo de antes publiko algunas partes en su jurnal *Le Judaïsme Sefardi* (1933) i de antes, en Salonik tambien. Ma asta agora nunca tenia salido a luz el teksto kompleto, o el mas kompleto ke egziste, komo lo vemos en este nuevo livro, un kapolavoro de kolaborasion de tres sefaradis en la Amerika!

Sa'adi Besalel a-Levy (1820-1903) era jurnalista i imprimidor bien konosido en Salonik, fundador i redaktor del jurnal *La Epoka* (ke despues paso a su ijo Sam Levy) ansi ke kompozitor de muzika i kantador bien amado por su ermoza boz ke animava las fiestas en la komunidad. Su impremeria kito a luz todo jenero de livros en ladino, ebreo, i fransez – entre eyos todos los livros del famozo Rav Hayim Palachi de Izmir.

Ma en mezmo tiempo Sa'adi (ansi se konosia) era un gran kritiko de la otoridad de los rabinos fanatikos i atrasados ke dirijiyan la komunidad djudia kon severidad, dezonestia i indjustisia, i de los maestros inyorentes de las eskolas ke inchiyan las kavesas de sus elevos kon vaziyedades. En su lucha en favor de la edukasion moderna para las kriyaturas djudias, el kolaboro kon su amigo Moise Allatini para estableser la primera eskola de la Alliance Israelite Universelle en Salonik (1873). Los rabinos de sus parte le kavzavan bastante angustia, asta ke, en 1874, enventaron preteksto para akuzar a su ijo Hayim de desakrar el Shabat, i kuando Saadi defendio a su ijo, les metieron el herem (ekskomunikasion) a el i a su ijo. Este absurdo, anakronista, i kruel kastigo le kavzo profunda pena i umiliasion, lo ke eksprimo en las memorias ke eskrivio entre 1881 i 1892.

Las memorias de Saadi son probablemente las primeras eskritas en ladino. Ma no se paresen al jenero de *memoirs* konosido. Aki no ay ni nostalgja, ni anchas informasionen sovre su famiya, ni introspeksion personal. Este teksto, eskrito en kapitulos, mos transmete de su punto de vista evenimientos, uzos i tradisiones en Salonik

durante su vida, i las superstisiones i inyoransa ke kavzavan tanto espanto, malatias, i muertes. Mos konta de las desgrasias komo fuegos, terretremolos, gerras i revoltos, ke aharvaron la komunidad. Naturalmente, uno de los mas largos kapitulos en el livro es el no 25 (entitulado «De aki empesa mi estorya partikular») ke relata las sirkunstancias del herem ke fue pronunsado sovre el i su ijo, i la manera ke se fuyo de sus persegidores, komo en un filmo de aventura. Los abuzos de los hahamim i *gevirim* (dirijadores komunal), a veces kon la kolaborasion de los ofisiales otomanos, es un tema ke penetra kuaje todo lo ke konta. Ma tambien en esto todo vemos una sosiedad ande djudios, gregos, turkos, i evropeos bivian livremente, i tenian kontaktos serkanos malgrado ke moravan en sus kartieres partikular. Ma era una epoka tambien de trokamientos sosiales, politikos i ekonomikos.

Para mi, un aspekto muy valutozo del livro es el teksto en ladino, ke es la verdadera «boz» de un djudio otomano salonikli del sieklo 19. Me parese ke solo una persona komo el muy erudito Isaac Jerusalmi mos podia akclarar todas las ekspresiones en ebreo, darmos las sitasiones de las frazas biblikas, ansi ke darmos akel riko glosaryo ke merese ser guadrado i uzado komo un diksionaryo suplementario de ladino-inglez. La transliterasion no solo ke reflektas los biervos egzaktos eskritos por Sa'adi ma tambien sus prononsasion otentika.

La introduksion de los editores es komo un livro aparte de enformasionen enteresantes. Aparte de apuntar los aspektos de la sosiedad salonikli i otomana ke estan prezente en el teksto de Sa'adi Besalel a-Levi, i las transformasiones ke estavan teniendo lugar en su tiempo, eyos mos kontan tambien komo el profesor Rodrigue topo el manuskrito, i djuntos kon la profesra Stein toparon a los desendientes de Sa'adi. El livro *A Jewish Voice from Ottoman Salonica: The Ladino Memoir of Sa'adi Besalel a-Levi* es una kolaborasion maraviyoza de tres sefaradim para azermos sentir «la boz djudia de Salonika otomana» en la persona i los eskritos de Sa'adi a-Levi.

La Voix d'un juif salonicien au temps de l'Empire ottoman.

Les Mémoires judéo-espagnoles de Sa'adi Besalel a-Levi

La publication en 2012 des mémoires de Sa'adi Besalel a-Levi aux presses de l'Université de Stanford est un évènement. Il s'agit en effet de la première parution intégrale des plus anciens Mémoires connus d'un juif salonicien né en 1820 et mort en 1903. Le manuscrit original a été rédigé en solitreo (caractères cursifs orientaux) et il revient à Isaac Jerusalmi d'avoir assuré sa translittération et sa traduction en anglais assortie d'un glossaire. Mais ce n'est pas seulement l'ancienneté qui fait la valeur exceptionnelle de ce document. La qualité du témoignage est tout aussi surprenante. À sa lecture on comprend mieux qu'il ait pu servir de source majeure à toute une génération d'historiens du judaïsme salonicien, de Joseph Nehama à Isaac Molho. Sa'adi Besalel a-Levi est un spectateur autant qu'un acteur des mutations et des divisions qui traversent sa communauté au XIX^e siècle. Imprimeur et éditeur mais également chantre et compositeur reconnu, il se range très tôt du côté des progressistes. Ses mémoires dénoncent violemment l'intolérance, l'ignorance et la corruption des autorités rabbiniques. Elles peignent sans aucune complaisance l'âpreté de la vie quotidienne entre épidémies (peste, choléra), grands incendies, banditisme, superstition et fanatisme sur fond d'injustices répétées. La communauté apparaît divisée entre une mince élite qui peut directement faire appel à la justice ottomane ou à celle des consuls et un petit peuple sous le joug des rabbins et des notables (guevirim). Cent anecdotes donnent chair et sang à ce récit comme ces jeunes gens de bonne famille qui s'adonnent à la chasse au gibier dans la campagne salonicienne jusqu'à ce que dénonciation et excommunication s'ensuivent. Ou encore ces scènes d'école ou de cruels instituteurs

châtient leurs élèves de 50, 80, 100 coups de nerf de bœuf car «la lettra kon sangre, entra», lesquels élèves désespérés s'échappent et se font turcs. Ou encore ces gardes-malades nommés par les rabbins pour suppléer aux familles en cas d'épidémie qui se révèlent voleurs, violeurs et assassins. D'une dénonciation sans concession devait tomber une sanction exemplaire : Sa'adi Besalel a-Levi sera excommunié avec son fils aîné en 1874 et sauvé d'un quasi-lynchage public par son ami Moïse Allatini avec lequel il venait de créer la première école de l'Alliance israélite universelle à Salonique (1873). Malgré ce traumatisme qui ne le quittera jamais, sa carrière ne devait pas s'arrêter là. Il fonde le premier grand journal de Salonique : *La Epoka* (1875-1911) et son fils Sam Lévy prolongera cette vocation familiale en dirigeant *Le Journal de Salonique* (1895-1911) puis en créant en France *Les Cahiers Séfardis* où seront publiés de premiers extraits, adaptés au goût du jour, des mémoires de son père. Le récit ne doit pas faire oublier le grand intérêt linguistique de ces mémoires auquel la publication bilingue paie un juste tribut. Le judéo-espagnol de Sa'adi Besalel a-Levi n'a pas encore subi les influences occidentales qui vont profondément le modifier : il est encore truffé de mots et d'expressions en turc ou en hébreu qui en rendent la lecture aussi passionnante que déroutante sans l'usage du très remarquable glossaire qui l'accompagne. Il faudrait pour terminer dire un mot du manuscrit longtemps considéré comme perdu et redécouvert fortuitement par Aron Rodrigue à la bibliothèque nationale israélienne. Cette histoire pleine de rebondissements est minutieusement relatée dans la remarquable introduction rédigée par Sarah Abrevaya Stein et Aron Rodrigue. **FA**



Abraham
Palacci
(1809-1899),
nommé grand
rabbín d'Izmir
le 7 octobre
1869 à la suite
de son père
Hayim Palacci.
Sa'adi Besalel
a-Levi a publié
plusieurs de ses
livres.

Collection Azar.
Photothèque
sépharade Enrico
Isacco

El Kantoniko djudyo

Moshe, a la butika !

Moshé à la boutique !

Kontado por Alfredo Sarano, 1983.
In *Kuentos del Folklor de la Famiya*
Djudeo-Espanyola de Matilda
Koén-Sarano.

Alfredo Sarano
Traduction François Azar

Éditions Kana
Jérusalem, 1986

Un komersiante tinia un dishipliko de nombre Moshiko, ke era muy sufu i un poko atavanado. Un dia Moshiko salio de la butika, komo uzava akonteserlo d'en vez en kuando, i se dirijo a una muntanyika, ke avia al lado de la sivda. El patron, ke ya lo konosia bien i ya savia ke Moshiko estava siempre en las nuves, le fue detras sin azerse ver.

Kuando Moshiko arivo a los piezes de la muntanyika, se kito los chapines i empeso a suvirse a la sima. El patron aspero ke el dishipliko arivara al tepe de la muntanyika i le grito : « Moshe ! »

Ei ijiko, kreyendo ke esta la boz d'El ke no se puede mentar, le respondio pishin : « Ke mande, mi Sinyor ! »

« Moshe, a la butika ! » le grito el patron kon boz terrible. Entonses Moshiko, siguro ke este era un orden del Dio, abasho de la muntanyika i se torno presto a la butika, i no la desho mas en las oras de lavor.

Un commerçant avait un apprenti nommé Moshiko, qui était très bigot et un peu toqué. Un jour Moshiko sortit de la boutique comme il en avait l'habitude de temps en temps et prit le chemin d'une petite montagne qui se trouvait près de la ville. Le patron, qui le connaissait déjà bien et savait que Moshiko était toujours dans les nuages le suivit sans se faire voir.

Quand Moshiko arriva au pied de la montagne, il retira ses souliers¹ et commença l'ascension. Le patron attendit que son apprenti arrive au sommet de la montagne et lui cria : « Moshé ! ».

Le jeune garçon, pensant que c'était la voix de l'Ineffable, lui répondit sans tarder : « Qu'ordonnes-tu, mon Seigneur ! »

« Moshé, à la boutique ! » lui cria le patron d'une voix terrible. Alors Moshiko, certain que c'était un ordre de Dieu, descendit de la montagne, retourna sans tarder à la boutique et ne la quitta plus aux heures de travail.

1. Allusion au fait que Moïse s'est déchaussé avant de gravir le mont Sinaï.

Para meldar

Trezoro

Par le Dr Avner Perez



Le Docteur Avner Perez vient d'annoncer (en novembre 2012) la réalisation en cours, sur Internet, d'un énorme projet qui constituera l'apogée des travaux qu'il a effectués dans le domaine du judéo-espagnol au cours des vingt dernières années : un large dictionnaire historique de la langue judéo-espagnole à travers toutes les époques. Cela représente des milliers de textes rassemblés, de pages scannées, digitalisées et scindées en paragraphes destinés à être introduits dans le dictionnaire, bref des milliers d'heures de travail et un budget énorme.

En l'état actuel de son avancement, le « Trezoro » de la langue judéo-espagnole comporte déjà quelque 90 000 entrées et il atteindra au final le volume énorme de 300 000 entrées et citations. Celles-ci sont extraites de textes publiés par Avner Perez

lui-même, de textes rares qu'il a mis au jour venant de manuscrits ou de livres imprimés et de quantité d'autres documents. On y trouve, entre autres, des citations extraites des « Poèmes de Yosef » du XV^{ème} siècle, des « koplas de Yosef » de Avraam de Toledo, de la Bible de Constantinople de 1873, des Pirke Avot du XV^{ème} siècle, du Meam Loez, des journaux et des romans populaires etc.

Il est possible de consulter dès à présent gratuitement une section qui contient 5 000 entrées (la lettre « A » qui représente 10% des entrées du dictionnaire) et de prendre des abonnements pour l'ensemble auprès de l'Institut Maale Adumim :

<http://btjerusalem.com/milon/pmilonl.htm>

Avner Perez, né à Jérusalem en 1942, est un poète, philologue et traducteur d'origine sépharade. Il est l'un des très rares auteurs qui écrivent des poèmes en judéo-espagnol. En 1992, il a fondé l'Institut Maale Adumim dédié à l'étude du judéo-espagnol et de sa culture. Il en assure la direction.

Juifs de Catalogne – Et autres contributions à l'étude des judaïsmes contemporains

Martine Berthelot



Presses Universitaires de Perpignan
368 pages. 2011
ISBN-10 2-35412-048-6
Langues français, catalan

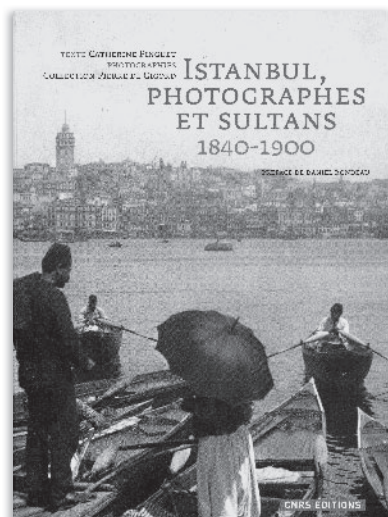
L'ouvrage présente dix-neuf articles sur les communautés juives actuelles des Pays Catalans (retour et re-création des communautés, question linguistique, patrimoine); sur des problématiques du judaïsme contemporain (diversité des courants religieux, des identités, préoccupation démographique, etc.); et sur des aspects méthodologiques propres aux études juives, notamment dans l'aire catalane et hispanique.

Martine Berthelot est enseignant-chercheur à l'Université de Perpignan. Son domaine de recherches concerne le judaïsme et les judaïcités contemporaines dans l'espace catalan et ibérique. Elle collabore avec l'Institut d'estudis Món Juic et le département d'études hébraïques de l'Universitat de Barcelona, et avec l'Institut Nahmánides de Gérone. Auteure de diverses publications, elle a obtenu en 2002 le Prix Samuel Toledano (Jérusalem) pour le livre *Memorias judías: Barcelona 1914-1954*.

Carnet gris

Nous avons la tristesse d'annoncer le décès de **Salomon Baruch**, survenu à Paris le 14 octobre dernier des suites d'une longue maladie. Né à Alexandrie en 1933, il fut le trésorier d'Aki Estamos-AALS de 2007 à 2009. Parallèlement à sa vie professionnelle, Salomon prit une part active dans plusieurs associations de Juifs originaires d'Egypte. Il fut à l'origine d'une grande fête de Djoha organisée par Aki Estamos AALS en partenariat avec plusieurs de ces associations. Nous présentons à Simone et à ses trois enfants nos très sincères condoléances.

Shlomo Venezia, né à Salonique en 1923, s'est éteint à Rome le 30 octobre à l'âge de 89 ans. Déporté depuis Athènes en 1944, il avait fait partie à Auschwitz-Birkenau des Sonderkommandos, ces unités spéciales vouées au travail forcé dans les chambres à gaz. Par miracle il avait survécu à cet enfer qui l'avait cependant poursuivi toutes les nuits par d'insupportables cauchemars. Après de longues années de silence, il avait entrepris de témoigner, notamment en accompagnant des étudiants à Auschwitz. Il avait confié ses souvenirs à Béatrice Prasquier, aidée par l'historien Marcello Pezzetti. *Sonderkommando, dans l'enfer des chambres à gaz* (Albin Michel), l'ouvrage issu de ce dialogue, rend compte avec une implacable sobriété de ce qu'avait été l'industrie de mort nazie. Préfacé par Simone Veil, le livre a été traduit en 19 langues.



Istanbul, photographes et Sultans, 1840-1900

Texte de Catherine Pinguet
Photographies de la collection
de Pierre de Gigord
Préface de Daniel Rondeau

CNRS Éditions, octobre 2011.
ISBN 978-2-271-07254-2

1839. À Paris, l'invention de photographie annonce le début d'une révolution artistique et culturelle majeure. La même année à Istanbul, le jeune sultan Abdülmejid Ier ouvre une ère de réformes inspirées du modèle européen. La cour impériale se passionne pour cette *camera obscura* malgré l'interdit qui frappe la figuration en terre d'Islam. *Istanbul, photographes et sultans* illustre le lien qui se noue dès lors entre la capitale ottomane, ville mythique, les sultans et les photographes jusqu'au tournant du XX^{ème} siècle. Il nous emmène sur les traces d'aristocrates romantiques, de poètes éclairés

qui, partis sur la route du « Grand Tour », capturent les premières photographies de l'Empire ottoman, inventent l'Orient et construisent l'image évanescence d'une cité fascinante.

Catherine Pinguet retrace ici l'histoire de cette singulière aventure, de l'œuvre pionnière de voyageurs et résidents occidentaux (Nerval, Grirault de Prangey, Caranza, Robertson) à l'âge d'or des grands ateliers (Vassilaki Kargopoulo, Pascal Sebah, les frères arméniens Abdullah). Elle révèle la fascination des sultans pour l'image et tout le parti qu'ils en ont tiré. Au fil du récit, ce sont également les convulsions politiques de l'Empire et l'atmosphère de la Constantinople du XIX^{ème} siècle, mosaïque effervescente de quartiers, de peuples et de religions qu'elle fait revivre.

Magnifiquement illustré par 150 photographies rares de la collection de Pierre de Gigord, *Istanbul, photographes et sultans* est une invitation au voyage et une réflexion historique sur les faiseurs d'images et de pouvoir, à un moment clé de la symbiose culturelle entre l'Orient et l'Occident.



BULLETIN D'ADHÉSION (En adhérant à l'association, vous recevrez notre revue *Kaminando i Avlando*)

COTISATION INDIVIDUELLE 45 €

COTISATION COUPLE 72 €

ABONNEMENT SIMPLE À LA REVUE 40 €

Je vous adresse ci-joint un chèque de €
(à l'ordre de Aki Estamos-AALS) qui représente :

- le règlement de ma cotisation €
- un abonnement à la revue €
- un don de soutien pour l'association €

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

N° Tél. fixe

N° Portable

Courriel

**Aki
Estamos**

L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Merci d'envoyer ce coupon
et votre chèque à :

Aki Estamos-AALS
Maison des Associations
38 Bd Henri VI
75004 Paris

(Un reçu **Cerfa** vous sera adressé, ouvrant droit à une réduction d'impôt correspondant à 66% du montant de votre don.)



Page de gauche :
ouvrières à
la fabrique
impériale de
tapis d'Hereke,
Abdullah
Frères,
1898-1900.

Collection Pierre
de Gigord.

Ci-contre :
musulmane
portant le
yachmak, voile
de mousseline,
Sebah &
Joaillier
photographes,
1894.

Collection Pierre
de Gigord.

Membres
du club des
Macabim
de Plovdiv
(Bulgarie)
déguisés pour
Pourim en 1931.

Collection Anavi.
Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.



Déguisements
pour un
spectacle de
Pourim en
1933 au théâtre
municipal
de Plovdiv
(Bulgarie).

Collection Benoun.
Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.



Las komidas de las nonas

DULSURIAS DE LIVORNO

ORECCHIE DI AMAN (OREJAS DE AMÁN)

de Léa Rocca

OREILLES D'AMAN À LA MODE LIVOURNAISE

Ingredientes

A kada guevo:

- 1 ¼ vazo de arina
- ½ kucharika de levadura
- 1 kuchara de asúkar
- 1 kuchara de azeyte
- 2 kucharas de agua
- 1 kucharika de konyak
- un poko de kashka de pertukai rayida (a gusto)*

** En Livorno se uzava meter adientro de la masa un poko de granos de kavé tostados, ke reprezentan lo de adientro de la oreja de Amán !*

Preparación

1. Se aze la masa, kon todos los ingredientes.
2. Se avre muy delgada (mijor si kon la màkina para azer pasta).
3. Se korta a kurdelas, i se azen fiongos.
4. Se friyen en la azeyte keynte.
5. Se polvorean de asúkar en pudra, o se batirean en el sirop (giulebbe).

Sirop:

- 4-5 kucharas de asúkar
- 4-5 kucharas de agua
- un poko de agua de azar (o un poko de kashka de pertukai rayida)

Se aze buyir la agua kon la asúkar i la agua de azar.

Se meten adientro de las orejas de Amán i se kitan afuera.

Se arresentan sovre un plato yano a un solo kat.

*Extrait traduit du livre
de Matilda Koen-Sarano,
Gizar kon gozo.
Éditions S. Zack, Jérusalem, 2010.*



Ingrédients

Pour chaque œuf:
1 ¼ verre de farine
½ cuillère de levure chimique
1 cuillère de sucre
1 cuillère d'huile
2 cuillères d'eau
1 petite cuillère de cognac
Un peu d'écorce d'orange râpée (à ajuster à votre goût)*

Préparation

Former la pâte avec tous les ingrédients. Ouvrir la pâte très finement (de préférence avec le laminoir à pâtes). Découper la pâte en rubans, et on forme des nœuds. Mettre à frire dans l'huile chaude.

Saupoudrer de sucre glace ou faire tremper dans le sirop.

Sirop:

4-5 cuillères de sucre
4-5 cuillères d'eau
Un peu d'eau de fleur d'orangers (ou un peu d'écorce d'orange râpée)

Faire bouillir l'eau avec le sucre et l'eau de fleur d'oranger. Plonger les oreilles d'Aman dans le sirop et les en retirer.

Présenter sur un plateau en une seule couche.

** À Livourne on avait l'habitude de mettre dans la pâte un peu de grains de café torréfiés, qui représentaient le contenu de l'oreille d'Aman !*

Aki Esta mos

L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication
Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef
François Azar

Ont participé à ce numéro
Laurence Abensur-Hazan, François
Azar, Abraham Bengio, Michèle
Bitton, Rachel Bortnick Amado,
Corinne Deunailles, Matilda
Koen-Sarano, Jenny Laneurie
Fresco, Enrico Isacco, Henri
Nahum.

Conception graphique
Sophie Blum

Image de couverture
Zaki Matalon déguisé en roi
Salomon pour la fête de Pourim en
1919 à Beyrouth (Liban). Collection
Estelle Dora. Photothèque
sépharade Enrico Isacco.

Impression
Caen Reppo

ISSN
2259-3225

Abonnement (France et étranger)
1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif
Maison des Associations
Boîte n°1
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr
Tel: 06 98 52 15 15
www.sefaradinfo.org
www.lalettresepharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300022

Janvier 2013
Tirage: 800 exemplaires

Aki Estamos - AALS remercie de leur soutien M. Dominique Romano
et les institutions suivantes:

